

**La vie d'AIME FONSALE
& GABRIELLE DILLENANN.
Par Xavier FONSALE
Mars 1982**

Ces notes ne prétendent pas établir "la vérité" mais la recherche. Elles peuvent être rectifiées par d'autres informations ou d'autres points de vue. Elles sont fondées sur les documents familiaux abondants en ma possession, et témoignages divers.

X.F. - Avril 1992

La vie d'AIME FONSALE & GABRIELLE DILLENANN.
Par Xavier FONSALE Mars 1982

Sommaire

- 1849 Premières années
- 1867 Premier emploi à Paris
- 1872 La « Marie Thérèse » et son naufrage
- 1875 Saïgon

- 1863 Gabrielle DILLEMANN
- 1870 Décès de son père Joseph DILLEMANN
- 1873 Remariage de sa mère Mathilde
- 1886 Le Mariage de Gabrielle / Aimé
- 1886 1893 la Vie à Saïgon
- 1891 Mars visites du Tzarevitch et du Prince de Grèce

- 1893 1919 Installation à Bordeaux
- 1913 Retraite d'Aimé
- 1919 1941 Gabrielle : le veuvage
- 1939 1941 La Deuxième Guerre Mondiale

Arbre généalogique Gabrielle Dillemann-Fonsale
Arbre généalogique Aimé Fonsale



Marie Joséphine Besserve femme d'Émile Fonsale, Maman d'Aimé.
Sa Maman est la sœur de l'Amiral Verninhal qui a notamment apporté
de Louxor, l'obélisque érigé Place de la concorde

Premières années

Aimé naquit à Sarlat en Dordogne le 6 Mai 1849. Son père avait 35 ans et était devenu notaire en 1846 à la mort de son père. Sa mère avait 32 ans. Les deux familles étaient du Périgord. Les parents d'Aimé étaient mariés le 4 janvier 1847 et avaient eu une fille, Julie, le 23 Octobre de la même année. Après Aimé ils eurent un fils, Henry, en 1851 et deux filles, Margueritte en 1856, Marthe en 1861.

Aimé fit ses études au collège de jésuites de Sarlat, avec son frère Henry mais il n'y a aucune trace de son enfance. Un évènement important la marqua naturellement : Il avait 13 ans lorsque son père, pour des raisons mal connues, vendit son étude de notaire et ses autres biens, et partit pour Paris en 1862 à la recherche d'un emploi. Cette date a marqué le début d'une période de 22 ans, pendant laquelle la famille eut de grandes difficultés d'argent. Elles ne prirent fin que, lorsque Aimé ayant fait une certaine fortune, fit vivre sa famille. Son père ayant réussi à obtenir des postes de commissaire de police, ne revint à Sarlat que pour y mourir en 1879, alors qu'Aimé est à Saigon (devenu HO Chi Minh ville).

L'adolescence d'Aimé se déroula donc dans une maison sans père ni argent. Sa mère Marie Joséphine Besserve, dont le père mourut en 1868, âgé de 87 ans, reçut pendant cette dure période l'aide de sa tante Julie de Selves, qui était la supérieure des religieuses de l'hôpital de Sarlat, et du neveu de celle-ci, Justin de Selves, alors jeune avocat à Montauban, qui deviendra ministre et Président du Sénat (Son nom a été donné à une avenue qui longe le grand Palais à Paris). Par ailleurs, un drapier de Sarlat aurait offert à Aimé de devenir son associé, mais Aimé avait plus d'ambition.

Il partit pour Paris à 18 ans, en 1867, à la recherche d'un emploi, et passa par Rocamadour grand lieu de pèlerinage, sans doute pour y demander la protection de la Vierge, dont il envoya une image à sa mère.

Son père est alors commissaire de police à Marly le roi à l'ouest de Paris, mais il garde une adresse 28 rue de Seine dans le 6ème arrondissement, peut-être chez Edmond, son dernier frère, employé des Chemins de Fer, qui mourut dans un accident de trains en 1868. Aimé a un autre appui à Paris : son oncle Jules Fonsalas à pour beau-père le Colonel « Griffon-de-Pleineville » qui est le Commandant militaire du Palais de l'Élysée jusqu'au départ de Napoléon III en avril 1871. Le colonel âgé alors de plus de 70 ans devait sans doute son poste à une faveur, et il a laissé une correspondance avec sa fille pendant la Commune de Paris qu'il a vécue dans un Palais presque désert. Cette correspondance montre qu'il assurait alors une liaison entre Sarlat, Aimé et son-père qui semblaient avoir été assez proches alors.

[Retour Sommaire](#)

Premier emploi à Paris

Aimé était rentré dans la banque Archambeaud et Chartreux, puis au Comptoir d'Escompte, très grande banque nationalisée en 1946 puis fusionnée avec la B.N.C.I. sous le nom de B.N.P. En 1869 Aimé fut exempté du service militaire pour myopie. Avant d'obtenir un emploi, il dut prendre des leçons pour améliorer son écriture, dont le résultat n'est guère évident si, l'on en juge par les lettres qu'il écrivit plus tard et dont la copie est restée.

Pendant le siège de Paris par les Prussiens, Aimé fut appelé dans la Garde Territoriale, et dit-on, affecté au Fort de Montrouge où il se souvenait avoir porté des sacs de terre pour renforcer les fortifications et d'avoir souffert du froid et de la faim. La famine fut telle que l'on mangeait les chats, les chiens et même les rats. Peu après, se présente à Aimé la chance de sa vie ; Son oncle Jules Fonsale lui obtient passage gratuit pour l'**Indochine** sur un caboteur partant de Bordeaux et lui donne un peu d'argent. Le passage gratuit fut obtenu par un armateur originaire de Sarlat M Gail, sur le trois mats barque « **Marie Thérèse** ». Comment et pourquoi Aimé décida-t-il de partir pour l'Indochine reste un mystère. Sans doute pensait-il qu'un jeune homme pauvre pouvait mieux percer aux « Colonies », et l'occasion de cet embarquement le décida pour **Saigon** qui commençait à se développer.

[Retour Sommaire](#)

La « **Marie Thérèse** »

Le 29 octobre 1871, Aimé obtient un passeport à Sarlat, et quelques jours après, il embarque comme seul passager sur le trois mats barque « **Marie Thérèse** » qui part de Bordeaux avec un équipage de 15 hommes. Bien que le canal de Suez ait été inauguré en novembre 1869, la « **Marie Thérèse** » fit le tour de l'Afrique, sans-doute pour y assurer un service plus ancien, et le voyage dura 5 mois.

Le 29 février 1872 des pirates approchèrent du navire dans le détroit de BANGKA, dans les parages des îles de la Sonde où dans les années 1980 des pirates Thai attaquèrent les Vietnamiens fuyant leur pays (les Boat people). Le capitaine décida l'abandon du navire et Aimé se retrouva dans une chaloupe sans un sou, car, dans sa précipitation, il prit une enveloppe de photos au lieu de celle qui contenait son argent. Après 36 heures de navigation sur une mer forte et avec une ration d'un verre d'eau par jour, la chaloupe dériva sur un îlot d'où un bateau de passage les amena à Singapour, le 17 mars.

De là, le Consul de France le rembarqua pour Saigon..

*L'épave du « **Marie Thérèse** » a été renflouée et fait l'objet d'une plaquette : 1972 l'épave du « **Marie Thérèse** » le temps retrouvé chez PENTAGON SA en 1992. Claude Fonsale a été interviewé par Sud-Ouest à cette occasion.*



(ill. 23) - Maquette de l'Assomption (Musée d'Aquitaine, cliché J.M. Arnaud).

attendu également de Saigon, a été pris pour le même voyage à 47 cents, vingt jours de planche.

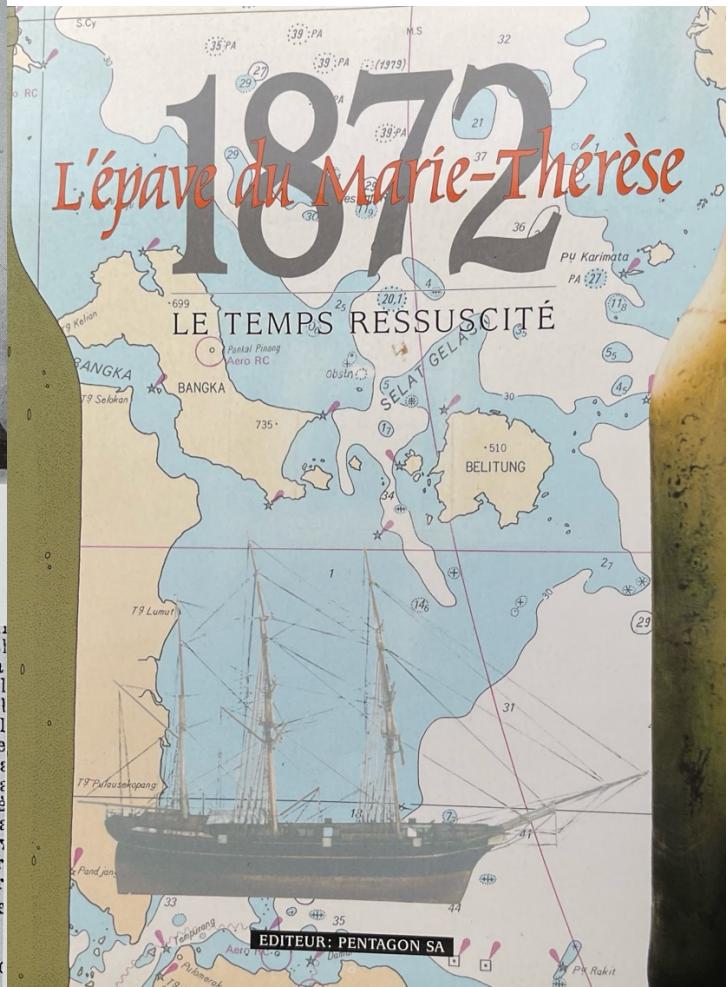
Sinistres maritimes.

Singapore, 8 mars :

Le capitaine et l'équipage, moins deux hommes, du nav. fr. Marie-Thérèse, naufragé dans le détroit de Gaspár, en se rendant de Berdeaux à Saigon, ont été recueillis près de North Watcher, après être resté soixante heures dans les embarcations dudit navire,

BULLETIN COMMERCIAL

Ventes de Bourse — Du 11 avril



HISTOIRE DU NAUFRAGE

Les circonstances du naufrage du *Marie-Thérèse* nous sont partiellement connues. Quelques documents, pour cela, nous auront aidés:

* Le Registre d'armement:

«*Navire abandonné le 29 février 1872 après avoir échoué au Sud de Pello Lepar*». Cette dernière information est particulièrement importante: le navire aurait donc été abandonné après avoir touché un haut-fond dans la partie ouest du détroit de Gaspar, or l'épave a été retrouvée au Sud-Est. Le bateau aurait traversé tout le détroit d'ouest en est avant de couler définitivement! L'étude de la direction des vents et courants dominants de l'époque est compatible avec cette hypothèse.

* Une dépêche de Singapour datée du 8 mars 1872, publiée dans le *Journal de Bordeaux* du 13 avril 1872, rubrique «Sinistres Maritimes», précise:

«*Le capitaine et l'équipage moins deux hommes du nav. fr. «Marie-Thérèse», naufragé dans le détroit de Gaspar, en se rendant de Bordeaux à Saïgon, ont été recueillis près de North Watcher, après être restés soixante heures dans les embarcations dudit navire.*» (ill. 24). North Watcher se trouve au nord de Thousand Island, archipel située au nord de Jakarta (Batavia), tout cela semble parfaitement logique. Deux pertes humaines seraient donc à déplorer, aucune allusion n'est faite au sujet d'éventuels passagers.

* Cette information se trouve confirmée par les annonces publiées dans le *Journal de Bordeaux* de septembre 1871, rubrique «Navires en charge»:

«*Ligne de BORDEAUX A SAIGON*

SAIGON directement

Le beau navire Marie-Thérèse capitaine Moure, partira pour cette destination le 30 septembre courant (note 6). S'adresser, pour le fret, à M. Alphonse Cahuzac, affréteur, et à MM. M. Thounens et Th. Colombier, courtiers maritimes.» (ill. 25). Là non plus, semble-t-il, pas question de passagers!

* Diverses lettres du Consulat de France aux Indes néerlandaises adressées à Son Excellence le Ministre des Affaires Etrangères à Paris ou de la Direction des Invalides de la Marine – Bureau des Bris et naufrages adressées à Son Excellence Monsieur le Ministre de la Marine et des Colonies, rappelant les efforts du préfet hollandais de l'île de Billiton pour sauver une partie de la cargaison, retrouver les

[Retour Sommaire](#)

SAIGON la Maison DENIS Frères

A Saigon, dix ans seulement après la conquête, il y avait moins de 4.000 Français. Trouver un emploi ne devait, donc, pas être aisément. La maison de commerce pour laquelle Aimé a une recommandation était en faillite, ce qui arrivait souvent alors. Heureusement, le 15 avril 1872, moins d'un mois après son arrivée, Aimé est engagé à 1800 frs par an, comme Commis au Secrétariat du Procureur, et, quelques mois plus tard, le 14 juin, il est promu Rédacteur à 2.400 frs par an. Ce n'est évidemment pas là qu'il peut faire fortune, mais, il a de quoi vivre en attendant une meilleure occasion, en faisant des connaissances, et en se créant des références. Six mois plus tard, le 19 octobre 1872, Aimé entre dans une Maison de commerce

« Francfort et Samuel », mais leurs affaires sont mauvaises, et après deux années, Aimé est licencié le 31 décembre 1874. Peut être sa maison a-t-elle souffert de la concurrence de **Denis Frères**, peut-être son travail l'a-t-il fait apprécier de cette firme, quoiqu'il en soit, il rentre dans la **Maison DENIS**, où il restera 39 ans et fera toute sa carrière.

Aimé a 25 ans, il mesure 1,72m, il a des cheveux châtain foncé et une barbe noire qu'il ne portera pas très longtemps. Il y a presque trois ans qu'il est arrivé à Saigon.

La Maison DENIS Frères qui s'est installée à Saigon dès la conquête, en 1862, y a acquis en 13 ans une place considérable. Ses activités multiples comprennent la production, le traitement et le commerce du riz et aussi, du caoutchouc, l'importation, l'exportation et le transport de tout, les opérations immobilières, bref, tout ce qui peut être une bonne affaire.

Plus tard La **Maison DENIS Frères** se développera en Asie, et, malgré la prise de Saigon par les communistes, restera une grande affaire de transport maritime et de commerce avec le tiers monde.

En 1875, le patron à Saigon est Gustave Denis, qui laissera sa place en 1878, à son frère Alphonse et regagnera Bordeaux, Celui-ci est le dernier fils du fondateur et c'est avec lui que Aimé travaillera toute sa vie, (Après son départ, ce sont les descendants d'Alphonse qui assureront la direction de la firme.)

Aimé est dans la maison depuis 8 ans, lorsqu'elle s'installe au Tonkin, a peine conquis, en 1883. Deux ans plus tard, Alphonse rentrera à Bordeaux laissant Aimé comme Associé et Directeur à Saigon, pour toute la colonie.

Aimé a alors 36 ans dont 10 chez **Maison DENIS Frères**. Dans une lettre de 1884, il prévoit que, compte tenu des fournitures aux 18.000 hommes qui conquièrent le Tonkin, et de la mise en route d'une rizerie, il pourra gagner 55.000frs dans l'année, soit trente fois plus que dans son premier emploi. Il demande donc à sa mère de mieux se loger, de prendre une bonne, et de puiser largement dans sa bourse, pour elle, pour sa fille Marguerite et son petit-fils Aimé Giqueaux. Sa mère est veuve depuis cinq ans.



Marguerite Fonsale - Julie Fonsale Giqueaux

Sa sœur ainée est morte aussi en 1879, laissant un fils que sa sœur Marguerite va élever. Eugène Giqueaux, veuf de Julie, qui avait

racheté l'étude de son beau-père, avait fait de mauvaises affaires, revendu l'étude, abandonné le notariat et Sarlat, et tente de gagner sa vie à Bordeaux dans les affaires immobilières. Le plus jeune frère d'Aimé Henry, a dû quitter son emploi dans les Contributions Directes, parce que sa main droite est atteinte d'une tumeur tuberculeuse qui l'empêche d'écrire, et, peut-être démoralisé par sa maladie, il mène une vie dissolue, avant de devenir moine cistercien.



Henry Fonsale



Marthe Fonsale Ferrand

La dernière sœur d'Aimé Marthe a épousé malgré l'opposition d'Aimé, Joseph Ferrand, qui dilapide son capital. C'est tout ce monde qu'Aimé prend à sa charge, qu'il fera vivre jusqu'à sa mort, et même longtemps après, puisque sa future femme vivra avec Marguerite et aidera Marthe, jusqu'à sa propre mort en 1941, près de 50 ans plus tard. C'est ainsi, qu'avant la création de la Sécurité Sociale, des Assurances et des Retraites, la solidarité familiale mettait les faibles à la charge des forts.

Tout Cela n'empêche pas Aimé de penser aussi à lui. Il décide que le moment est venu de revenir en France pour se marier. N'a-t-il pas 35 ans, une belle situation, et la possibilité de faire un séjour en France après 13 ans d'absence ? Il sait que pour accepter de vivre à Saigon, cela sera plus facile à une orpheline. Sans doute fit-il part de son plan à sa mère.

Il reste à savoir comment celle-ci le fit savoir à « l'oncle » David qui connaissait Gabrielle Dillemann. Gabrielle Dillemann était la nièce de Nathalie Gunther-Dillemann dont la tante était mariée à David. Marthe Fonsale, tante du père d'Aimée née en 1791, a épousé un « David » de filiation inconnue. L'un et l'autre ont été témoins du contrat de mariage d'Émile, le père d'Aimé en 1847. Le testament de Jean Baptiste Fonsale du 4 décembre 1817 mentionne deux enfants : Jean Baptiste Fonsale, le notaire, grand père d'Aimé, et « Marthe », mariée avec David fils, habitant cette ville, (Sarlat), à qui il lègue la maison de Grand Rue, Le domaine du Breuil. En 1885, Marthe Fonsale-David aurait eu 94 ans si elle avait été vivante. Par elle, la mère d'Aimé peut avoir connu d'autres David, et, en particulier, Louis Charles David (1810-1895) Conseiller à la Cour des Comptes, retraité à Villiers le Bel, mari d'Euphémie Didier, tante de Nathalie Gunthert épouse de Paul Dillemann, oncle et tuteur de Gabrielle Dillemann, qui avaient, aussi, une maison de campagne à Villiers le

Bel. Ce voisinage, pourrait expliquer que Gabrielle ait appelle les David, « oncle et tante », comme ses cousins Dillemann, mais, peut-être, le mari de Marthe était un parent de Louis David. Le fait que Louis David ait été témoin du mariage d'Aimé et de Gabrielle, se comprend à plusieurs titres, et la tradition veut que sa femme ait arrange le mariage. Il faut noter que les David ont perdu leur seule fille en 1846, et que le portrait de Louis serait à St Vivien de Médoc, (chez François Dillemann.)

[Retour Sommaire](#)

Gabrielle Dillemann.

Les jeunes années

Gabrielle naquit le 3 octobre 1863, en Suisse Allemande, à Rheinfelden (chutes du Rhin) près de Bale. Son père Joseph Dillemann y a-fait installer une fabrique de cigares, après qu'en 1810, l'extension à l'Alsace du Monopole des Tabacs en ait chassé de Strasbourg l'entreprise familiale ; les Frères Dillemann créèrent d'abord une fabrique en Allemagne, à Schwarzbach dans le pays de Bade, où elle ne dura guère.

Le père de Joseph mourut en 1847 à Nuisbach.

Après la mort de ses sept ainés Joseph et sa mère vécurent en Suisse, tandis que son frère Paul s'installait à Paris et que sa sœur Marie Elizabeth épousait Dominique Anthoine. Joseph resta cependant Français. Il épousa Mathilde Lecointe de Laon, en 1853.

Sans doute, la connut-il par son cousin Guipon, chirurgien major à Laon. Les deux familles étaient très catholiques, et commerçantes : Joseph Lecointe était Horloger-bijoutier.

A la naissance de **Gabrielle**, son père a 42 ans et sa mère 34. Leur fils ainé est mort à six ans, le troisième aussi. Le cadet, Henry à 8 ans, Marie en a 4. Henry devint jésuite dès la fin de ses études, et Marie devint religieuse aussi vite, si bien que Gabrielle ne connut guère ses frères et ses sœurs, Paul qui avait cinq ans de moins fut retenu en Suisse longtemps par son beau-père (Liewen), et Mathilde Liewen, demi-sœur de Gabrielle avait 13 ans de moins, et, un an, lorsque après la mort de leur mère, **Gabrielle** quitta la Suisse, et se trouva séparée de sa demi-sœur par le conflit entre son beau-père (Liewen) et sa famille. Malgré sa naissance dans une famille nombreuse, **Gabrielle** sera donc très vite une enfant isolée. **Gabrielle** fut baptisée à Rheinfelden, le 5 octobre 1863, et eut pour marraine sa tante Nathalie Gunther-Dillemann qui deviendra sa mère adoptive. Elle alla à l'école paroissiale jusqu'à l'âge de 12 ans et y apprit l'allemand comme première langue, le français en seconde langue. Mais, à la maison, il est probable que l'on parlait français. Dans sa vieillesse, **Gabrielle** avait oublié l'allemand, et c'est en français qu'elle communiquait avec Mathilde qui avait quelque difficulté à le parler.

En 1868, **Gabrielle** avait 5 ans à la naissance de jumeaux dont l'un mourut en bas âge, ce qui peut contribuer à expliquer que l'autre Paul, tournera mal.

[Accès à l'Arbre Généalogique gabrielle Dillemann](#)

[Retour Sommaire](#)

Mort du père de Gabrielle : Joseph Dillemann

En 1870, lorsqu'éclate la guerre franco-allemande, Mathilde est à Laon, d'où elle ne pourra rentrer que difficilement. Elle écrit à son mari que *Gabrielle* est « délicate, gentille, et obéissante ». Le 20 mars 1871, en pleine guerre, *Joseph* mourut subitement, à la suite d'une infection. Il avait 49 ans, et laissait sa veuve *Mathilde Lecointe-Dillemann*, avec quatre enfants de 3 à 15 ans, et une fabrique de cigarettes, reposant sur un jeune Fond de pouvoirs. Étrangement, Mathilde se serait fait naturalisée Suisse peu après, ce qui expliquerait, peut-être que les enfants, ainsi devenus suisses, reçurent un tuteur suisse, d'un tribunal suisse, sans qu'intervienne le frère de Joseph. La guerre a peut-être gêné les communications, et mis Mathilde à la merci de son employé Mathias Liewen, qui commença ainsi les manœuvres dont l'aboutissement sera l'expropriation des enfants à son bénéfice, après son mariage avec Mathilde.

Liewen épousa Mathilde qui a 14 ans de plus que lui, trois ans après la mort de *Joseph*, et lui donna une fille à 47 ans, ce qui pourrait expliquer la mort de Mathilde deux ans après cette huitième grossesse tardive. Il faut noter que sans enfant, Liewen n'aurait pas eu de droits sur la succession de sa femme.

Le 4 janvier 1873, Gabrielle reçoit une lettre de son grand-père Lecointe, qui répond à ses vœux de nouvel an. Il a su qu'il n'y avait pas eu d'arbre pour ce Noël à Rheinfelden, et invite Gabrielle à consoler sa mère. Mais, l'année suivante l'arbre est revenu, et, Mathilde est si bien consolée qu'elle épouse Liewen, le 29 janvier 1874. Le 5 janvier, le grand-père écrit sans en dire un mot. Il envoie à Gabrielle 10 francs et un cahier de musique qu'il a recopié pour elle. Il dit que Marie a dû interrompre ses études à Laon pour reposer ses yeux. Qu'ils aient ou non été consultés par leur fille avant son remariage, les Lecointe eurent de bons rapports avec ce gendre, selon la correspondance, et la grand-mère manifestera sa confiance en lui après la mort de Mathilde, en lui confiant Paul qu'il conservera en otage.

[Retour Sommaire](#)

Remariage de sa mère Mathilde LECOINTE-DILLEMANN

Gabrielle avait sept ans à la mort de son père, et dix pour le remariage de sa mère. Elle resta avec eux pendant deux ans, poursuivant d'excellentes études. Le 30 mars 1877, son école lui donne un certificat indiquant qu'elle est Première ou Seconde en tout ; Religion, Allemand, Français, Géographie, Histoire, arithmétique, Sciences Naturelles, Dessin Comptabilité, Ecriture, Chant...

Apparemment, les événements familiaux ne l'ont pas troublée. A cette date, elle est envoyée en France, comme ses ainés, sans-doute, parce qu'il n'y a pas à Rheinfelden même, une école plus

avancée, et qu'il n'est pas question de l'envoyer ailleurs que dans un pensionnat catholique et français, pour se préparer à sa communion. Elle rentre donc, à Notre Dame de Liesse, couvent de religieuses du Sacré-Cœur, situé à Saint Quentin, près de Laon, et le 25 juin, elle y fait sa Première Communion. Sa sœur Marie, qui a 18 ans, y a fini ses études et lui écrit de Suisse : Leur mère est venue pour la cérémonie, qui a été suivie d'une fête, chez son frère Jules, notaire à Flavy-le-Martel (Aisne). Marie lui envoie les baisers de « Papa » ... Elle lui demande de prier pour que Rheinfelden ait une église catholique, et fait de la couture pour la petite Mathilde qui a un an et qu'elle garde pendant l'absence de leur mère !

Rien n'indique que Liewen ait été mal accepté par ses beaux-enfants, et sans doute, faisait-il de son mieux pour cela.

Moins d'un an plus tard, le 25 février 1878, Mathilde mourut, sans que l'on sache de quoi, et **Gabrielle** se retrouve orpheline à 14 ans.

Son frère ainé Henry, est jésuite, Marie est au couvent, et, lorsqu'elle quitte son pensionnat en mars 1881 avec le Brevet Élémentaire, son beau-père se remarie, après avoir enlevé Paul, et s'être engagé dans un long conflit avec ses beaux-enfants et leur oncle **Paul** Dillemann, au sujet de la succession de leurs parents et de la fabrique. **Gabrielle** ainsi coupée de Paul, Mathilde et sa ville natale, se retrouve seule avec sa Grand-Mère Lecointe qui a 73 ans, est veuve depuis deux ans, et qui vit avec sa fille Julie, célibataire. Edgar Lecointe son cousin germain qui est nommé « subrogé-tuteur » de **Gabrielle** n'a pas laissé de traces.

La chambre de **Gabrielle** à Laon était si triste que, lors d'un passage, son frère Henry juge nécessaire de l'égayer avec une cage à oiseaux. Mais ce qui sauvera **Gabrielle**, c'est **Paul** Dillemann, sa femme, Nathalie, marraine de **Gabrielle**, et leurs enfants. Pendant les cinq années qui vont jusqu'à son mariage, il semble que **Gabrielle** fut plus souvent chez eux qu'à Laon, et ils devinrent sa famille d'adoption.

L'oncle **Paul**, habite à Paris où il a une affaire de commerce avec l'Argentine, et à Villiers-le-Bel (près de Sarcelles) pour les vacances. Il a cinq fils et une fille dont les âges encadrent celui de **Gabrielle** et qui semblent avoir trouvé cette cousine à leur goût. Mais **Gabrielle** reste très proche d'une religieuse de Saint Quentin, qui lui écrit en novembre 1885 : Elle donne des conseils au sujet de Paul qui a 17 ans et rentre au collège de Lille. Perturbé par la mort de son jumeau, de son père, puis de sa mère, et par la querelle entre son beau-père qui l'a enlevé et sa famille, puis par une éducation allemande auprès d'une belle-mère qui donne le jour à six enfants, Paul se sent étranger dans sa famille et son pays.

Gabrielle ne sait comment l'aider. Elle pratique régulièrement des exercices spirituels, et fait des lectures pieuses.

Cela ne l'empêche pas d'être de nouveau surexcitée par une noce qui lui tient à cœur. Une autre lettre de la même date du 8 janvier 1886, implique que **Gabrielle** est fiancée et le 16, son cousin Charles Dillemann lui envoie d'Angleterre ses félicitations en plaisantant sur les rugissements des lions et des panthères qui l'attendent à Saigon. De son côté, la religieuse s'inquiète des

« mœurs » nouvelles et étrangères qu'elle va affronter, des massacres de missionnaires, et elle déconseille un voyage de noces à Rome et Naples à cause du choléra. Par contre Marie qui a prononcé ses vœux en septembre 1884 et entretiendra toute sa vie avec [Gabrielle](#) une correspondance très élevée, est plus optimiste et obtient de son couvent la permission de donner de l'argent à sa sœur pour assurer le mariage. Il aura sûrement fallu à Aimé beaucoup de talent cependant pour entraîner cette jeune personne chez "les sauvages".

En "faisant" ce mariage, les David et les [Paul](#) Dillemann, réussirent étonnamment.

[Retour Sommaire](#)



Aimé Fonsale



& Gabrielle Dillemann Fonsale

I886 Le MARIAGE.

[Gabrielle](#) a 23 ans et Aimé en a 37, ce qui est plus « normale » alors qu'il aujourd'hui. [Gabrielle](#) était charmante avec un beau regard de myope, cultivée, pieuse, et Aimé était fort bien. Peut-être, la vie de son père et celle de son frère Henry, pouvaient inquiéter. Peut-être les David avaient-ils eu la caution de la sœur Julie de Selves toujours est-il que l'oncle [Paul](#) semble s'être satisfait des renseignements que son correspondant à Bordeaux lui donna sur la [Maison DENIS Frères](#) et la position d'Aimé qui, sans nul doute, supprimaient les inquiétudes que pouvait inspirer un « colonial »

Aimé était pressé, tout fut donc réglé rapidement ; Le contrat de mariage fut signé le 27 février 1886 à Couvron (Aisne), à 12 km au nord de Laon, chez le successeur d'un ami des Lecointe, Maître Galland. Le régime est celui de la communauté d'acquêts. Aimé apporte 150.000 frs, principalement en compte auprès de la [Maison DENIS Frères](#). [Gabrielle](#) apporte 70.000frs et des titres dont une bonne part due par son beau-père Liewen. Sa sœur Marie, lui donne 10000frs.

Les témoins sont pour [Gabrielle](#) : Nathalie Dillemann, Jules et Marie Lecointe frère et sœur de sa mère, et Juliette Boinet-Galland chez qui l'acte est signé. [Gabrielle](#) y est domiciliée 146 rue La Fayette, chez son tuteur, et non à Laon chez sa grand-mère. Le mariage civil

est célébré à la mairie du 10ème arrondissement, le 2 mars, avant le mariage religieux à St Vincent de Paul. Les témoins sont Jules Fonsale qui a aidé Aimé à partir à Saigon, son associe Émile Denis, Louis David dont la femme a arrangé le mariage, et Paul Dillemann, le tuteur de [Gabrielle](#). Aimé est domicilié à l'Hotel de Bade (pays ou était une fabrique Dillemann). La mère d'Aimé qui a 69 ans est absente, ainsi que la grand-mère Lecointe qui en a 85. C'est un ami d'Aimé qui fit le sermon : l'abbé Marbot. La réception eut lieu à l'Hotel Continental, et couta 732,50 frs, sans compter 175 frs pour les voitures. Aimé a donné à [Gabrielle](#) des dentelles de la Cie des Indes, (800 frs.) et 6.290 frs de bijoux achetés chez Sandoz au Palais Royal : épingle de coiffure, broches, bague avec un saphir, deux brillants. Le voyage de noces commença à Sarlat où la Parisienne était attendue avec appréhension, mais où elle sut gagner le cœur de tous. De là, les époux vont à Rome, (probablement pas à Naples) et sont de retour à Paris le 15 avril. Le 28 ce sont les adieux à Laon, et le 14 mai à Sarlat. Avant d'embarquer à Marseille, ils passent à Bordeaux chez Denis. Le départ eut lieu en juin vers Suez. Ils emportent un piano et une machine à coudre. Le climat tropical convint-il à ses instruments ! Le départ eut lieu en juin vers Suez. Ils emportent un piano et une machine à coudre. Le climat tropical convint-il à ses instruments ! [Gabrielle](#) semble avoir renoncé jeune au piano et à la couture, peut-être à cause de sa mauvaise vue ?

Lorsqu'elle embarque, [Gabrielle](#) est enceinte de trois mois, ce qui ne dut pas l'aider à éviter le mal de mer, et lui faciliter les débuts de sa vie tropicale.

Avant de partir G. a donné une procuration à son tuteur, pour la liquidation de la succession de ses parents que Liewen fait trainer pour en disposer.

[Accès à l'Arbre généalogique Fonsale](#)

[Retour Sommaire](#)

[**I886-I893 SAIGON.**](#)

[Gabrielle](#) vécut six années à Saigon, coupées par un voyage en France fin I889. La France s'intéressait alors fort peu à la conquête du Tonkin, alors qu'elle l'a chansonné avec Joséphine Baker : « La Tonki-ki, la Tonkinoise ... »

La vie intellectuelle en France est très brillante : Ernest Renan enseigne au Collège de France et écrit dans la revue des Deux Mondes (Depuis, un troisième est apparu...) ; Alexandre Dumas reçoit Lecomte-de-L'Isle à l'Accademie ; Victor Hugo célèbre son anniversaire à la Comédie Française ; Pasteur demande la création d'un Institut après avoir réussi 350 vaccinations contre la rage. Les idées socialistes commencent à se répandre en Europe. Louise Michel est libérée après 15 ans de bagne pour son action sous la Commune. Decazeville est en grève. Jules Grévy, préside la République où son gendre va trafiquer des décorations ...

Saigon, c'est bien un autre monde qui naît, un monde où les enfants

meurent. C'est ce monde que **Gabrielle** découvrit.

Tout d'abord, Le 20 novembre naquit Mathilde qui mourut de « diarrhées » le 19 mars 1887, à cinq mois.

En lui écrivant ses condoléances, son oncle **Paul** lui dit qu'il a renvoyé en Suisse, le jeune Paul. Celui-ci embauché par son oncle avait commis une faute grave : sans doute une escroquerie, facilitée par leur homonymie. Après avoir essayé de se faire entretenir par sa famille, Paul disparut à Madrid, où il se maria et mourut vers 1940.

Les débuts de **Gabrielle** à Saigon, furent donc d'autant plus difficiles qu'elle ne dut pas y trouver d'amies. Aimé étant l'un des principaux hommes d'affaires de la ville, le couple avait une vie sociale active et des relations nombreuses. Ils avaient même quelques bons amis comme les frères Cornu célibataires qui donnèrent beaucoup de livres à **Gabrielle**, Calmette qui participera à l'invention du B.C.G, le vaccin contre la tuberculose, l'avocat Delpit qui se retirera en Médoc, après trois mariages, et qu'ils reverront à Bordeaux.

Gabrielle qui avait neuf domestiques, y compris le jardinier et le cocher, lisait donc beaucoup en attendant de faire le tour en calèche du soir, avec Aimé.

Aimé est Membre du Conseil Prive, depuis 1886, Président de la Chambre de Commerce le 20 octobre 1887, Consul de Siam la même année, Consul des États-Unis en 1889, Membre du Conseil de direction de la Caisse d'Épargne en 1890... Mais la vie peut être dure aussi pour lui : lorsqu'il va au Tonkin pour ouvrir un bureau, il couche sous la tente et trouve à son réveil un serpent venimeux sur le toit. Au cours d'un autre voyage la tempête sera telle qu'il faut s'attacher sur le pont, avec **Gabrielle** qui l'accompagne. .

L'ambiance en Indochine est bien illustrée par l'histoire d'un neveu de Louis David que Aimé ne semble pas avoir connu. Marie David de Mayrena qui inspira à Malraux la « Voie Royale » ainsi qu'il le raconte dans ses anti-Mémoires, et qui arrivant à Saigon en 1885, obtint en 1888 une mission officielle au Laos, en pays « Moi » se fit nommer « Roi » par la tribu des Sedangs, puis pendant deux ans escroqua des gogos à Paris, Bruxelles, Anvers, en leur donnant des titres de noblesse, avant de mourir mystérieusement à Singapour.

L'été 1889 ramène le couple en France, d'où il repart le 1er décembre. Gabrielle écrit à bord une lettre-journal pour Pauline où elle exprime sa déception que des anglais grincheux l'empeche d'organiser un arbre de Noël pour les passagers de seconde classe qui ont des enfants... Plus que jamais, elle se plonge dans ses bouquins

En mars 1891, un événement survint qui lui laissa un souvenir ineffaçable : **la visite du Tzarevitch**.

Cette visite du fils héritier du Tsar, marque un renversement d'alliance qui donne à la France l'espoir de reconquérir l'Alsace perdue en 1871. Les Russes se rapprochent de la France et se séparent de l'Allemagne et l'Autriche. **Gabrielle** ne peut que vibrer à cette perspective : dans sa ville natale, il suffisait de passer le Rhin pour être en Allemagne ; son père avait nommé son chien Bismarck et faisait enrager les douaniers en le promenant devant eux. Depuis,

Strasbourg vit à l'heure allemande.

[Retour Sommaire](#)

Mars 1891 Visites Princières

Politique mise à part, cette visite donna lieu à des festivités brillantes, où **Gabrielle** se trouvait au premier rang : à l'arrivée de la flotte Russe, le 28 mars ils sont, son mari et elle, parmi les notables présents à 17 heures, sur le quai, avant un dîner et une soirée théâtrale. Le lendemain, ils assistent à une revue et au Bal du Gouverneur où **Gabrielle** danse avec le **Tzarevitch** et le **Prince Georges de Grèce**...

Le 30, après la procession du Dragon, les Fonsale sont dans la tribune du Tzarevitch, pour les courses de chevaux et ils le retrouvent au bal à bord du vaisseau "la Loire".

Trois ans plus tard, le tsar est assassiné, et son fils monte sur le trône dont en 1917 les Bolcheviks le chasseront avant de l'assassiner. Mais les Russes ont bien aidé la France à reprendre l'Alsace.

Comment une jeune femme de 28 ans aurait-elle pu résister au charme slave, au prestige d'un Prince, à la splendeur des uniformes de gala au sentiment de vivre une page d'Histoire, à la grandeur tragique du dénouement ! Que de chemin la sépare des bassesses de Liewan, de l'austérité de Laon, de la solitude du couvent.

L'année suivante, Aimé décide qu'il est temps de rentrer au Pays, peut-être, parce qu'il espère que ce retour permettra la naissance de ces enfants qu'ils désirent tant. N'est-il pas possible, en effet, que la mort de Mathilde associée à Saigon, entraîne une stérilité par peur de revivre le même drame.

Le 8 avril 1892, Aimé écrit, donc, à son associé, Alphonse Denis. Il invoque l'effet-réel - sur sa santé de 20 ans de Colonie, et propose un plan pour revenir à Bordeaux. Son contrat prenait fin en Décembre 1892. (*Les contrats d'association avaient une durée de 2 à 4 ans, et se succédaient, après d'éventuelles modifications plus ou moins substantielles.*)

Aimé propose un successeur, et s'engage à revenir pour quelques mois si nécessaire (ce qu'il fera. Le 10 mai Alphonse câble son accord. Six mois plus tard, Aimé écrit à son associé : Mon cher Alphonse, vous remarquerez que j'ai supprimé le mot « Monsieur ». Il est clair qu'il veut supprimer un signe à la prétendue supériorité d'Alphonse Denis. Celui-ci en répondant : « Mon cher Fonsale » manifeste le désir de maintenir une inégalité que ne supprime pas la phrase de sa lettre du 1er février 1893 : « Nous sommes plus que des Associés, nous sommes des amis. »

Ce parfait exemple de l'hypocrisie dans les affaires qui cache sous de belles formules, une lutte permanente pour le pouvoir, est, sans doute, la clef des relations équivoques, entre les deux hommes. La maison ne s'appelle pas « Denis, Fonsale & Cie ». En face à Aimé, homme seul, il y a une famille, sa raison sociale, ses relations, son crédit. Même si Aimé traîne avec Denis pendant des années, même s'il fait embaucher son neveu Giqueaux, son beau-frère Ferrand, son association est limitée dans le temps, et, après lui, la Maison

reste **DENIS Frères**.

Ceci n'empêche naturellement pas Aimé de préparer sa succession, et de profiter du temps qui lui reste pour visiter Phnom-Penh avec **Gabrielle**. Le 17 mars, une semaine avant son départ il dîne chez le Gouverneur, et, est assis à côté de lui lorsqu'on vint annoncer que la fabrique est en feu... Aimé se précipite et constate que le village voisin brûle, mais non pas l'usine. Il peut donc embarquer tranquillement le 26 mars 1893. L'année suivante, le corps de Mathilde sera rapatrié et inhumé à Sarlat. **Gabrielle** tournera cette page, avec ses joies et ses peines, pour devenir bordelaise.



Le futur Tzar Nicolas II accueilli à Saigon en présence d'Aimé et Gabrielle Fonsale

[Retour Sommaire](#)

Bordeaux, 1893-1919.

En arrivant à Bordeaux, Aimé a 43 ans et **Gabrielle** 29.

Avant de s'installer, ils vont à Sarlat le 15 mai 1893. Ils ne restent dans la maison que Marguerite et son neveu Aimé Giqueaux, qui ont été « invités » avec eux à Bordeaux. (Comment refuser à celui qui les fait vivre ?). Après la mort de son père en 1879, et de sa mère en 1891, Henry qui a déjà fait un séjour au couvent de Versailles, va y rentrer dans les six mois (poussé par Aimé à se décider). Marthe habite déjà Bordeaux avec son mari. Ce séjour permet, sans doute, de régler le départ.

Le 6 juillet, ils sont à Laon, sans doute, après une étape à Paris chez l'oncle Paul. A Laon Mathilde a 88 ans, et Julie 48.

Fin juillet, Aimé semble avoir laissé **Gabrielle** à Sarlat, pendant qu'il va faire trois semaines de cure à Luchon, avant de rejoindre Bordeaux, le 20 Août 1893.

Les Denis leur ont loué une maison rue Castéra, au 30, où ils vivront 12 ans marqués par la naissance de leurs trois enfants. Cette maison, voisine de St Seurin, attachera la famille à cette paroisse qui reste la sienne 90 ans après. (Sauf pour quelques mois en 1929, passés par **Gabrielle** Boulevard Wilson)

DENIS Frères est à dix minutes à pied, rue La Fayette ; puis Allées d'Orléans, ce qui permet à A. de rentrer déjeuner.

La maison a un jardin, et surplombe, au fond de la rue, celui des Sourds et Muets. Au rez-de-chaussée, il y a deux échoppes.

« Giq » (Aimé Giqueaux), entre à Tivoli.

Gabrielle ne connaissait pas ses deux belles sœurs, et la femme d'Alphonse Denis. Sans doute, est-ce par le curé qu'elle connut Mme de Grangeneuve, qui habitait à deux pas, avec laquelle elle liera une amitié à vie, qui se prolongera jusqu'à leurs arrière petits fils.

Gabrielle va naturellement à la messe tous les jours, elle y communie, revient l'après-midi pour les vêpres ou le Salut. Ses prières, et une cure à Salies de Béarn lui permettront de réaliser son vœu le plus cher :

« Le 13 mai 1896 naissait Henry, seul descendant mâle des FONSEAL. Margueritte est sa marraine, et Paul Dillemann, son parrain. Le II novembre 1898, naitra Mathilde, et le I6 janvier Marie-Joseph. »

Entre temps, en 1899 se règle le conflit avec Liewen qui dure depuis vingt ans. Celui-ci mourra l'année suivante.

Le 20 octobre 1899, Aimé s'embarque pour un dernier voyage à Saigon, d'où il rentrera en mars 1900. De Saigon, il écrit à Alphonse pour faire embaucher, son beau-frère Paul Ferrand, qui s'est ruiné.

Le 4 février, peu avant le retour de Aimé, meurt l'oncle Paul qui fit tant pour eux.

En septembre 1901, arrive de Syrie la nouvelle de la mort du frère ainé de Gabrielle, Henry qui a passé sa vie de jésuite au Moyen-Orient. Gabrielle ne l'a pas revu depuis 22 ans.

En octobre, c'est Pauline Dillemann qui meurt, après un mariage malheureux.

Enfin, en mai 1902, meurt en exil en Belgique, Henry Fonsale, père cistercien. Aimé a pu se rendre à son chevet et revenir à Versailles pour l'inhumer. Cet exil, conséquence d'une loi qui interdit les religieux, puis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, sont des manifestations d'une majorité anti-religieuse. En signe de tristesse, pour Noël, il n'y eut pas de sapin malgré la force de cette tradition alsacienne. En fait, il est tragique pour une catholique si ardente et si patriote de vivre dans un pays où le gouvernement est hostile à sa foi. Cette situation durera jusqu'en 1940 et Pétain.

En 1904, A. envoie Giq qui est entre chez **Denis Frères**, à Haiphong au Tonkin après lui avoir fait faire 18 mois de stage à Londres. Il suivra de près sa carrière et l'aidera de son mieux. Mais cela finira mal, car après la mort d'Aimé. Denis mettra Giq à la porte pour des raisons mal connues, mais après des relations difficiles. A cette époque, Aimé est une Providence pour sa famille même lointaine. La liste est longue de ceux à qui il fait des prêts et presque autant celle de ceux qui ne remboursent pas.

Aimé souffre beaucoup de la goutte, et va régulièrement faire des cures à Vichy. Gabrielle l'y accompagne parfois, mais ne se laisse pas entraîner par l'ambiance de luxe, et dépense peu. Plus tard Aimé ira se soigner à Barèges, dont les eaux pourraient avoir contribué à sa fin, lorsqu'une maladie rénale succèdera à la goutte.

Très vite, la famille prend l'habitude de passer à Arcachon un ou deux mois d'été. Leur villa est louée sur le Boulevard de la Plage.

Pendant des années, elle s'appelle « Bamako ». Aimé vient de Bordeaux par le train du soir, les Grangeneuve sont souvent là. Les yeux de **Gabrielle** souffrent de la lumière intense ; en fait, elle préfère la lecture à la nature. Mais les enfants apprennent à ramer avec Marguerite, et à nager avec un marin qui lui ne le sait pas.

La naissance de Marie-Joseph, rend la maison de la rue Castéja trop petite. Aussi, en 1906, Aimé loue une maison en construction, 37 rue de la Croix Blanche, où sa famille restera jusqu'à son éviction en 1928, pour y loger la directrice du lycée qui est mitoyen.

Cette maison avait un très beau jardin donnant sur celui du lycée, une cour pavée où l'on patinait, et où une tente sera montée pour les mariages de Mathilde et Marie-Josèphe. Aimé mourra dans cette maison, son fils y habitera au début de son mariage et Claude y naîtra. Henry entre à Tivoli et ses sœurs au Cours Saint Seurin. Mathilde y rencontrera **Cécile Alibert** qui est pensionnaire, qu'elle invitera souvent chez ses parents, ou elle fera connaissance de son mari.

Pendant ses cures Aimé écrit des lettres qui le montrent comme un père très affectueux, mais très soucieux, et même pointilleux pour le travail scolaire de ses enfants, qui sont en fait d'excellents élèves.

Le Dimanche, la famille va à St. Seurin pour la messe de communion à 8heure. **Gabrielle** a sa place est à coté de celle des Glotin. Après le petit déjeuner, tout le monde prend le tramway qui passe devant la porte et les amène chez les Ferrand qui habitent à Caudéran une propriété, en face de l'église St. Amand. La maison de plain-pied, est entourée d'un parc avec un potager, et un petit bois. Aimé suit avec intérêt les cultures, et commence peut-être à projeter l'achat d'une propriété pour sa retraite, lorsqu'il pourra retirer son argent de **Denis Frères**. Le samedi était lui un jour de travail comme les autres, et les écoles libéraient les enfants le jeudi après-midi.

Gabrielle voyait son amie Grangeneuve tous les jours, mais ne l'appelait pas par son prénom, mais « Chère Amie », et l'a vouvoyait, bien sûr. Ensemble, elles créèrent le CERCLE INTIME qui, dura jusqu'à la mort de **Gabrielle**. Cletait un groupe de femmes qui se réunissaient chez chacune à tour de rôle, le jeudi après-midi, pour lire des articles de "La Croix" et des livres et en débattre en prenant le thé. **Gabrielle** appréciait particulièrement les éditoriaux signes de Pierre l'Hermite, et son tempérament militant la portait à les faire lire à ses visiteurs. Sa passion était vive aussi bien pour la politique que pour la religion et la littérature. Lorsque son fils en eut l'âge, elle lui faisait lire à voix haute des livres, comme ceux d'Edmond Rostand. Plus-tard c'est avec ses petits-fils qu'elle fera ces lectures.

La sœur d'Aimé, Margueritte, occupait une place particulière. Surnommée Gothon par ses contemporains, puis Marraine par Henry, enfin Tatie par Claude, elle fut d'abord la mère adoptive de Giq. Celui-ci devint adulte et partit de la maison, lorsque naquirent les enfants d'Aimé pour lesquels elle fut une sorte de mère en second, et après la mort d'Aimé, le représentant des Fonsale. N'ayant guère connu que Sarlat et Bordeaux, ayant toujours vécu chez les autres, celle n'avait pas la classe intellectuelle de sa belle-sœur, et

toutes durent faire bien des efforts pendant près de cinquante ans de vie commune. Même la Foi qu'elles partageaient était l'occasion de heurts : chacune avait un frère, dénommé Henry, religieux, et mort en odeur de sainteté auquel elle vouait une grande admiration. Chacune voulait faire partager ce sentiment par les autres, et était un peu gênée de la concurrence. L'ordination d'Henry Fonsale à Versailles, fut l'occasion pour sa sœur de son seul voyage.

Accueillie à Paris par les Paul Dillemann, elle ne se borna pas à visiter Notre-Dame, et l'Abbaye de Pont-Colbert, mais sans doute à l'initiative malicieuse de Aimé on l'emmena aux Folies Bergère dont les nudités étaient alors beaucoup plus choquantes qu'aujourd'hui et interdites aux jeunes filles.

Dans la vie de [Gabrielle](#) et d'Aimé, ces vingt années qui vont de leur arrivée à Bordeaux jusqu'à la guerre, ont été les meilleures. Leurs trois enfants ont grandi dans cette ambiance paisible, où Aimé occupait pleinement sa place de Chef de la Famille, mais avec une très grande bonté et beaucoup de gaité.

[Retour Sommaire](#)

Aimé à la retraite :

Fin de l'association avec « Denis frères »

En Aout 1911, le contrat d'association d'Aimé avec [Denis Frères](#), venait encore à échéance. Lors des discussions d'un nouveau contrat Aimé fut choqué qu'Alphonse Denis se réserve une part spéciale dans les bénéfices. Malgré cette nouvelle preuve qu'ils n'avaient pas la même idée de leur égalité, un contrat fut signé pour deux ans à compter du 1er janvier 1912.

Peut-être, l'un deux, ou même les deux, avait-il une arrière-pensée en souhaitant une durée aussi courte ? Il n'en reste pas de trace, autre que la conclusion qu'en tirera Alphonse deux ans plus tard. Le 29 juillet 1913, Aimé écrit à Alphonse que son fils Henry ne souhaitant pas faire une carrière commerciale, il voudrait se retirer à la fin de 1914. Cette lettre est bien étonnante. Pourquoi Aimé n'en a pas parlé d'abord avec son associé ? S'il l'a fait, comment n'a-t-il pas senti qu'Alphonse souhaitait le voir partir plus vite ? Pourquoi donner le sentiment qu'il n'est resté que pour faire une place éventuelle à son fils, et non parce qu'il aime son métier, son poste ? Derrière l'attitude de chacun, y a-t-il le désir conscient ou pas de marquer un point, le dernier, celui qui établit cette supériorité qu'ils se sont disputée toute leur vie ? Bien sûr lorsque deux sexagénaires dirigent une entreprise il vaut mieux, en remplacer un par un « jeune ». Peut-être, y a-t-il un jeune Denis qui piaffait d'impatience et que Aimé a sous-estimé ? Bref, Alphonse répond sèchement, et, par retour du courrier, ce qui laisse supposer la pré-méditation, qu'il serait difficile de faire un contrat d'une année seulement. Si la rapidité de la réponse ne manifeste pas la pré-méditation, elle ne peut que prouver l'irritation. L'heure de vérité est arrivée.

Aimé ne peut qu'être blessé de cela, et, il n'est pas étonnant qu'il ait retiré ses capitaux après son départ, plus vite que son associé

ne l'aurait souhaité, et qu'il est refusé de reprendre du service pendant la guerre. Son état de santé n'était pas si mauvais qu'il n'eut accepté, ne serait-ce que par patriotisme, si une collaboration était devenue impossible pour lui. La liquidation des intérêts d'Aimé chez **Denis Frères** ne sera complète qu'en 1921 ; c'est donc une rapidité discutable. En 1914 il avait 1.500.000frs. La guerre a réduit ce capital.

Une autre déception pour Aimé fut de ne pouvoir obtenir la Légion D'Honneur. Alphonse l'avait reçue dès 1903. Aimé a été proposé deux fois par la Chambre de Commerce de Saigon. En 1907, et en 1911, il a fait intervenir toutes ses relations, et, en particulier, son cousin Justin de Selvès, alors Préfet de la Seine. Cet échec est d'autant plus surprenant, que pour l'époque, il avait largement les titres requis. Deux explications viennent à l'esprit : Il avait un frère et un beau-frère religieux, et une position ouvertement catholique, à une époque où les calotins" étaient mal vus. Mais, la caution du Préfet de la Seine aurait dû écarter cet obstacle. Alors, peut-être est-ce son ami Alphonse qui a glissé un bâton dans les roues, pour maintenir sa supériorité ?

Dès que la date de sa retraite fut fixée, Aimé entreprit des recherches pour acheter une propriété près de Bordeaux. Il a 64 ans, il est fatigué, sa santé est médiocre, sa femme n'aime pas la campagne, mais cela ne l'arrête pas, l'affaire est vite réglée. Quelques jours après la réponse d'Alphonse Denis, début aout 1913, il achète « Sans-Souci » au tribunal. Cette propriété est à Lormont, à 10 kms de la Place Gambetta (centre de Bordeaux.), à trois minutes d'une gare reliée à Bordeaux, et l'église est toute proche. La maison de plein pied est spacieuse et jolie, entourée d'un parc, avec un tennis et un ruisseau. Un bâtiment annexe pourra loger les amis Grange-neuve (C'est là que mourra le père). Les 18 hectares de terre, en comprennent 5 de vigne. Les prés peuvent nourrir 8 vaches. Les communs permettent de loger le personnel, les bêtes, et de faire le vin. Les arbres donnent de très bons fruits. Pour l'époque, c'est une exploitation moyenne, et Aimé va se passionner pour la mener. IL installera une étable modèle. Les Le Quellec qui en étaient les propriétaires, étaient une bonne famille de Bordeaux où l'on savait bien vivre à la campagne.

De plus, Aimé achète une automobile « Hotchkiss », et embauche un chauffeur dénomme Marius, qui la conduira à Sarlat, avec Henry comme seul enfant de la partie. Ce fut son premier voyage en Dordogne, et combien glorieux, à une époque où l'auto était une rareté tellement rare (en 1914 on en dénombrait 100.000 en France) qu'elle sera réquisitionnée dès la mobilisation.

Pendant la guerre, c'est un âne qui assurera les transports, et en 1919, Marcel Alibert donnera, Musette, la jument qu'avait Cécile, à Marie-Joseph qui a alors 18 ans.

« **Sans-Souci** » a été revendu en 1923, quatre ans après la mort de Aimé, mais ceux qui y ont habité en ont gardé un souvenir enchanteur.

Marie Lecointe, la tante maternelle de **Gabrielle**, mourut célibataire, le 17 avril 1914.

Le 2 aout suivant éclate la "**Grande Guerre**", la France est envahie, la maison de Laon est pillée. Ainsi commence une sombre période. Quelques années plus tôt, le 6 décembre 1911, **Gabrielle** a reçu une

décoration de l'Empereur d'Annam. C'est une plaque en or, dite « Kim Boi », où se trouverait inscrit : Honneur à vos Vertus. Certes, [Gabrielle](#) la méritera, ainsi que tant d'autres, durant ces années où seront tués trois des fils de son cousin Edouard Dillemann, lui-même blessé, Xavier de Grangeneuve, l'ami intime d'Henry, qui lui-même passera deux ans dans les tranchées.

L'Armistice qui consacre la Victoire survient, enfin, le II novembre 1918 pour le 20eme anniversaire de Mathilde. Celle-ci se marie peu après, le 13 janvier 1919 avec un cousin éloigné du côté paternel, Louis de Reboul, qui est officier de carrière.

Depuis le mois d'avril, Mathilde écrivait le courrier de son père qui avait eu une attaque, dont la cause a été attribuée aux traitements qu'il suivait pour ses reins. Une congestion cérébrale l'emportera, le 20 février à 11 heures. Henry est arrivé la veille au soir de Mont-Louis dans les Pyrénées Orientales. Il attend sa démobilisation. Les obsèques eurent lieu le sur lendemain à St-Seurin, suivie de l'inhumation à « La Grande Chartreuse » où Aimé avait fait construire un caveau, peu avant.

Aimé avait reçu une forte éducation religieuse dans sa famille, et chez les jésuites, mais avait abandonné toute pratique religieuse pendant sa vie de garçon à Saigon. En 1895, son frère, Henry, lui écrivait pour l'exhorter à reprendre le chemin de l'église. C'est bien ce qu'il fit, à la fin de sa vie. Ses lettres se réfèrent alors souvent à la volonté de Dieu, et il finit par aller à la messe tous les jours avec sa femme. Peut-être cette évolution eut-elle un rapport avec la naissance de ses enfants ? En tout cas, elle était favorisée par la foi ardente de sa femme.

Retour Sommaire

1919-1941 le 20 février 1919 [Gabrielle](#) se retrouve veuve

[Gabrielle](#) se retrouve veuve à 56 ans et portera le deuil pour le reste de sa vie. Elle est veuve, mais non pas seule, puisque Margueritte continuera à habiter avec elle, et qu'après s'être cassé le col du fémur, elle sera invalide. De plus, [Gabrielle](#) aide sa belle-sœur Marthe.

Henry est démobilisé en juillet, et se marie le 22 septembre 1919, avec [Cécile Alibert](#). Les deux familles sont comblées par cette union. Marcel Alibert admirait la carrière d'Aimé, il aura d'excellentes relations avec son gendre. Madeleine Alibert retrouvera [Gabrielle](#) dans les œuvres comme celle des Séminaires. [Gabrielle](#) vivra toujours à deux pas de son fils, passera tous les jours chez lui pour voir un instant sa belle-fille, qui après le départ de Mathilde et la mort de Marie-Josèphe, sera très proche d'elle. Tous les jeudi [Gabrielle](#) ira dîner chez eux, et elle les recevra tous les dimanche soir. De plus, ils passeront 2 mots et demi l'été, dans la villa qu'elle loue au Moulleau, avec les Reboul et les jumeaux Dillemann.

Après son mariage, Henry poursuit sa licence de droit, et fait un stage chez le notaire de ses parents. Le jeune ménage habite chez [Gabrielle](#) jusqu'en Octobre 1921, un an après la naissance de Claude. A ce moment il s'installe à deux pas 28 rue Charles Monselet, dans

une maison qu'il achète.

Mathilde habite Alençon où son mari est en garnison.

Le 27 avril 1922, Marie-Josèphe épouse un cousin éloigné, François Dillemann qui s'installe comme agriculteur en bas Médoc, à St-Vivien. Comme sa sœur, elle a reçu en dot 100.000 frs de rente, ce qui est assez important pour l'époque. La liquidation des intérêts d'Aimé chez **Denis Frères**, n'est pas encore tout à fait terminée car il reste quelques participants en Indochine. Mais, mis à part "Sans Souci", Aimé a laissé à sa mort un capital placé en titres et donc facile à réaliser. Il permettra à Henry d'acheter une charge de notaire et une maison, à **Gabrielle** d'acheter en 1930 sa maison 41 rue Capdeville et la maison voisine où est installée une pharmacie. Les naissances se succèdent alors rapidement : Xavier en 1922, Hélène, Jacques de Reboul et les jumeaux Henri et Jean Dillemann en 1924. La joie est grande pour **Gabrielle** de voir des descendants chez ses trois enfants. Mais une grande épreuve l'attend. Le 24 janvier 1925, meurt Marie-Josèphe d'une décalcification mal soignée. Pour suivre un traitement, elle était venue habiter chez sa mère, depuis quelques jours. Ce nouveau drame touchera profondément **Gabrielle**, mais n'affaiblira pas sa foi. Son énergie naturelle lui permettra de ne pas se laisser abattre. Jusqu'à sa mort, elle se consacrera aux siens, aux pauvres, aux œuvres et à la prière. Elle deviendra Présidente des Dames de Charité, allant secourir des misérables parfois très désagréables. Pour le Denier du Culte, elle faisait de « porte à porte », se faisant parfois injurier. Les « Ventes pour les Séminaires » lui prenaient aussi beaucoup de temps. Sa journée était donc bien remplie, et commençait immuablement par la messe de 8 heures. Chassée de la maison de la Croix-Blanche par la Ville qui voulait y loger la directrice du lycée, Gabrielle habita quelques mois Boulevard Wilson, avant de s'installer rue Capdeville pour le reste de sa vie.

Cette maison, proche du carrefour avec la rue Caussan, devenue Roger Allo, avait une façade bruyante, du fait des nombreux tramways. Mais à l'époque, on ne s'en plaignait pas. L'autre façade donnait au Nord sur un jardin, et permettait presque de voir la maison d'Henry, à 100 mètres. Côté rue, il y avait un salon utilisé seulement pour les réceptions et décoré de tentures en soie, avec d'affreux dragons aux yeux exorbités.

Au premier, **Gabrielle** avait sa chambre, et un bureau où elle recevait habituellement. Côté jardin, il y avait la cuisine, la salle à manger avec une véranda qui ne servait guère qu'à l'assombrir. Au premier, Tatie avait une chambre d'où elle ne sortait que pour les repas, et le café pris dans le bureau. Une petite chambre à donner était à côté. Au deuxième, il y avait une autre chambre à donner et les chambres des bonnes.

Catherine, la cuisinière, était une basque sœur d'un curé, qui venait de chez les Grangeneuve. Son caractère était difficile. La femme de chambre Marie-Thérèse, qui venait du Lot, était par contre très douce. C'est elle qui s'occupait de Tatie.

Tatie avait une radio à écouteurs, un poste à galène, qui émerveillait les enfants. Elle enseignait le catéchisme à plusieurs de la famille ou pas. **Gabrielle** avait une radio sur laquelle elle écoutait les nouvelles, la messe du dimanche, les sermons de carême à Notre Dame. Elle s'agenouillait pour recevoir la bénédiction du

Pape, le jour de Paques.

Gabrielle entretenait une correspondance avec sa soeur Marie, la religieuse, qu'elle allait voir parfois et sa demi-sœur Mathilde, qui venait rarement à Bordeaux. Il ne semble pas que Gabrielle soit revenue en suisse.

En mai 1933 une lettre de Marie indique, à l'occasion du centenaire de la société de St-Vincent de Paul, que « tous les chers nôtres » en étaient à Laon, comme à Paris.

Pour son époque, Gabrielle était une femme très en avance, par sa curiosité intellectuelle, sa passion pour les idées, sa culture, mais aussi son énergie, son autonomie. Cela explique qu'elle s'intéressait plus à ses petits-fils qu'aux filles. En revanche des hommes comme : Marcel Alibert ou Gérard de Teyssieu avaient pour elle une sympathie et une considération particulière.

Sa générosité était aussi grande que celle de son mari, notamment vis à vis de sa famille. Recevoir 14 personnes en été pendant dix semaines durant 16 années, était une lourde charge qui ne l'empêchait pas, de payer aux Reboul le voyage de Tlemcen tous les deux ans, etc... Pour elle-même, elle était très économique, et ,les dépenses de repas lui paraissaient toujours trop lourdes. Peu à peu, ses ressources devinrent insuffisantes, bien que Henry ait acheté une villa (Sainte Thérèse) au Moulleau en 1936, ce qui allégeait ses dépenses pour les vacances, et, en 1940, elle aura du mal à assurer la rente de Marthe Ferrand et de sa fille Jeanne qui est dans une maison de santé. L'inflation ininterrompue depuis 1914, rendait très difficile la gestion du portefeuille de titres qui la faisait vivre, à l'exclusion de toute pension ou retraite.

Vers 1938, en pleine guerre civile, Gabrielle reçut de Madrid une lettre de son frère Paul demandant encore une fois son aide.

Jusqu'alors, même Henry ignorait l'existence de cet oncle, dont on ne saura plus rien, bien que Gabrielle lui ait envoyé un colis.

[Retour Sommaire](#)

La deuxième guerre Mondiale

En 1939, c'est encore la guerre. Henry est vite démobilisé en raison de ses huit enfants. Louis de Reboul, fait la campagne de France, échappe aux camps de prisonniers, et, après l'Armistice de juin 1940, se retrouve avec une activité paramilitaire. L'occupation allemande s'étend à Bordeaux et Gabrielle est coupée des Reboul, restés en Zone Libre, et de sa soeur en Suisse.

Fin janvier 1940, sa soeur Marie meurt d'une crise cardiaque. Claude l'accompagne à l'enterrement. Mathilde qui a réussi à venir, ne retrouve sa mère que le soir, après la cérémonie.

Le 20 octobre 1941, à 18 heures, Gabrielle veut traverser la Place Charles-Chaumont. Depuis longtemps, sa vue est si mauvaise, que même avec des lunettes, elle ne reconnaît pas ses proches à 20 mètres.

Aussi a-t-elle pris l'habitude de se fier à son oreille plus qu'à sa vue, avant de traverser, et, de se jeter alors, en avant, pour réduire le risque par sa rapidité. Au fond d'elle-même il y avait une angoisse qui venait peut-être de la mort prématurée de ses deux parents et de ses deux filles. Chaque fois qu'un de ses enfants prenait la route, le moindre retard lui il faisait redouter

l'accident. Ce soir-là, elle n'entendit pas arriver une voiture et se jeta sous ses roues. Il n'y avait alors plus guère que les allemands pour rouler en auto. Le destin voudra donc qu'elle reçoive la mort de cet ennemi de toute sa vie. Le soldat s'est arrêté, a aidé à la porter dans une pharmacie proche, d'où fut appelé une ambulance. Avant de partir, il a laissé par écrit son identité. Claude est arrivé à la pharmacie avant l'ambulance qui emmena Gabrielle à l'hôpital, d'où, le diagnostic étant sans espoir, elle fut reconduite chez elle. Elle y mourut à 21 heure, et Gérard de Teyssieu constata le décès.

Mathilde alertée par téléphone à Châteauroux, prit le train aussitôt, dut passer la nuit à Agen, ne put passer la ligne d'occupation à Bazas, et dut y passer une autre nuit, si bien qu'elle arriva à St Seurin alors que la messe était déjà commencée. Dans la foule se trouvait Marcel Alibert, qui ne quitta plus sa maison jusqu'à sa mort, deux mois plus tard.

Gabrielle fut inhumée à côté de son mari, elle avait 78 ans depuis quelques jours.

Par son testament date de 1938, elle demandait à ses enfants de prendre en charge Marguerite avec Giq, d'aider Marthe, de verser 7.500 : francs à diverses œuvres, et de donner à chacun de ses enfants un souvenir d'elle. En Outre, elle demandait à tous de rester de bons catholiques. A l'image de sa vie, ses dernières pensées étaient tournées vers les siens et vers l'église.

Xavier FONSEALE

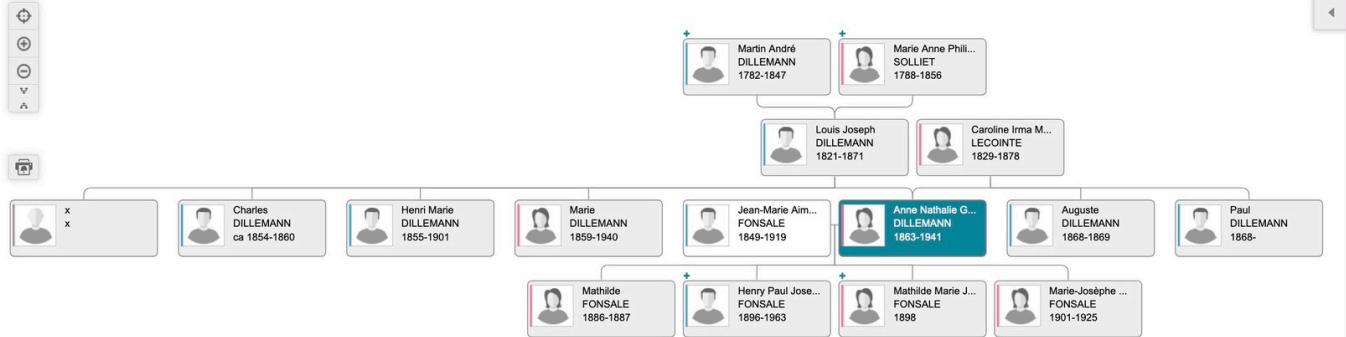
« Le monde a beaucoup changé depuis, et la France aussi, si bien que des vies comme celles d'Aimé Fonsale et Gabrielle Dillemann sont peut-être difficiles à comprendre par les contemporains, si, ceux qui les ont connus ne portent pas ce témoignage : Certes leurs vertus furent grandes, mais non pas tristes, et les épreuves qu'ils rencontrèrent ne les empêchèrent pas d'être gais et profondément heureux. Leur bienveillance à l'égard des autres, gagnait leur sympathie.

N.B. Le nom de « Fonsale » a été écrit par erreur, avec un « S » à la fin pendant des années, jusqu'à ce que Henry le fasse corriger par jugement ; une seule orthographe a été employée ici.

[Retour](#) [Sommaire](#)

Arbre généalogique Gabrielle Dillemann

[Retour Gabrielle Dillemann](#)



Arbre Généalogique Aimé Fonsale

Retour vie à saigon

